



TITLE:

La littérature orale. Un trésor vivant (In memoriam Jo Yoshida)

AUTHOR(S):

BRICOUT, Bernadette

CITATION:

BRICOUT, Bernadette. La littérature orale. Un trésor vivant (In memoriam Jo Yoshida). 仏文研究 2006, S: 279-289

ISSUE DATE:

2006-06-20

URL:

<https://doi.org/10.14989/138067>

RIGHT:

La littérature orale

Un trésor vivant

Conférence prononcée à la Faculté des Lettres
de l'Université de Kyoto le 15 février 2006

Bernadette BRICOUT
(Université de Paris VII-Denis Diderot)

C'est un honneur et un plaisir pour moi que de prononcer devant vous cette conférence. J'attache le plus grand prix à tout ce qui peut favoriser le dialogue des cultures entre la France et le Japon – la connaissance de nos littératures orales et aussi celle des gestes, des coutumes, des croyances dont le quotidien de nos sociétés est invisiblement tissé. Mais, par delà les circonstances, c'est au regretté Professeur Jo Yoshida que vont mes pensées aujourd'hui. Cette conférence lui est dédiée. Peut-on dire qu'il nous a quittés alors qu'il demeure si présent dans nos esprits et dans nos cœurs ? Sa lumineuse intelligence, sa courtoisie sans failles, sa disponibilité souriante étaient des dons précieux pour tous ceux qui ont eu la chance de le rencontrer. Il avait cette qualité rare qu'on nomme en japonais *kokorotsukai*, l'intelligence du cœur, l'attention qui permet de deviner le désir de l'autre et d'y répondre avant que celui-ci ait été exprimé. Son amour de la vie faisait de chaque rencontre une chance, son humour lui faisait relativiser les aspérités du réel, son courage face à la maladie le rendait sensible à la souffrance d'autrui – de la sienne il ne parlait guère. Sa ténacité, son énergie auraient presque fait oublier les épreuves qui étaient les siennes. Je garde un souvenir très vif de la conférence qu'il donna en juin 2002 sur "Le mythe du héros vaincu" dans le cadre des *Amphis 21* dont je suis conceptrice à l'Institut d'Etudes politiques de Paris. Il évoquait en conclusion le sentiment mêlé de regret et de sympathie qu'inspire aux survivants la mort prématurée des êtres d'exception. A ce sentiment il faut en ajouter un autre que partagent les

étudiants et les amis de Jo Yoshida : la gratitude.

Relisons donc ces quelques lignes d'A *la Recherche du temps perdu* dont Jo Yoshida fut un analyste éminent. Isolé dans sa chambre d'enfant, le jeune narrateur contemple sur le mur les merveilleuses images de la lanterne magique que lui a donnée sa grand-mère. Ainsi découvre-t-il la légende de Geneviève de Brabant. L'héroïne se promène sur la lande déserte tandis que le perfide Golo silencieusement s'approche :

« Le château et la lande étaient jaunes et je n'avais pas attendu de les voir pour connaître leur couleur car, avant les verres du châssis, la sonorité mordorée du nom de Brabant me l'avait montré avec évidence ».

Le narrateur évoque la fascination mêlée d'effroi que faisaient naître en lui ces images dorées d'une histoire très ancienne. A l'origine de la *Recherche* il y eut peut-être une légende et une lanterne magique.

"*Il était une fois*", "*Once upon a time*", "*Es war einmal*", "*Mukashi, mukashi*". Ces formules permettent d'entrer dans un pays ancien et pourtant toujours neuf. Car, si les contes ont les contours des paysages familiers, ils restent une terre ignorée. On croyait autrefois que pour découvrir l'oiseau de vérité ou l'eau qui rend verdeur de vie il fallait partir de chez soi, gagner par delà l'horizon d'improbables contrées que l'esprit ne peut concevoir pour parvenir un jour tout au bout de la terre, là où le monde se termine par une palissade de rondins. On peut donc prendre la clé des contes comme l'on prend la clé des champs pour une lecture buissonnière. *La clé des contes*, c'est du reste le titre du livre que j'ai publié aux Editions du Seuil en 2005 – un livre qui ouvre des chemins pour pénétrer dans la forêt des contes. C'est un voyage plein de surprises, à l'image de celui du héros des frères Grimm dans le conte de *La clef d'or*.

« En plein hiver, un jour qu'il était tombé beaucoup de neige, un jeune homme pauvre fut obligé de sortir pour aller chercher du bois et le ramener sur sa luge. Le bois ramassé et la luge chargée, il avait trop froid pour rentrer, et il voulut d'abord se faire

un petit feu pour se réchauffer un peu. Il commença par déblayer la neige avec le pied, mais quand il eut débarrassé un petit coin et mis le sol à nu, il y trouva une petite clef d'or. Croyant alors qu'où se trouve la clef doit aussi se trouver la serrure correspondante, il se mit à creuser la terre et découvrit, en effet, une cassette de fer. «Pourvu que ce soit la clef ! souhaita-t-il. Dans la cassette, ce sont sûrement des choses précieuses.» Il chercha, mais il n'y avait pas de trou de serrure : apparemment, il n'y en avait pas. Et pourtant si, tout à la fin, il en découvrit un, mais si minuscule qu'on pouvait à peine le voir. Il essaya : mais oui ! La clef entraît parfaitement. Il lui donna un premier tour ; mais à présent il faut attendre qu'il ait fini d'ouvrir et qu'il ait soulevé le couvercle pour savoir quelles merveilles contenait la cassette »¹.

Quand on parle de littérature, on pense à des textes écrits ou imprimés, jamais à des textes oraux. C'est pourtant par une expression paradoxale - la *littérature orale* - que Paul Sébillot désigne dès 1881 l'ensemble des textes transmis de bouche à oreille, hérités d'une tradition séculaire et stylisés par l'usage. Ces textes, venus d'ailleurs et de plus loin que nous, sont le vivant trésor de la mémoire humaine. « Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle », dit le grand écrivain africain Hamadou Hampate Ba. Cette phrase résonne déjà comme un proverbe.

Dans la littérature orale on rencontre des récits (mythes, contes, légendes) aussi bien que des "petits genres" (proverbes, devinettes, comptines, formulettes). Ainsi, lorsque je dis : « *La parole est d'argent, mais le silence est d'or* » (en japonais : « *Iwanu ga hana* »), je sais que je suis un maillon dans une chaîne de transmission qui s'inscrit dans la longue durée. Qui peut dire où et quand ces proverbes naquirent ? Des milliers de versions de *Cendrillon* ont été collectées dans le monde entier. Comment se fait-il que certains motifs se retrouvent à peu près partout ? Au XIXe siècle, on pensait que les contes étaient originaires d'un berceau commun - l'Inde - et qu'ils avaient ensuite été colportés de par le monde. Telle était du moins la thèse de l'école indianiste. D'autres avec Jung préférèrent invoquer une ressemblance fondée sur les archétypes de l'inconscient collectif. Les conteurs vous diront que les contes sont des arbres de mots : comme les arbres, ils sont verts, sous toutes les latitudes.

Si la littérature orale a perduré jusqu'à nos jours, c'est qu'elle répondait à de multiples attentes dans les sociétés traditionnelles. On l'a présentée souvent

comme un simple passe-temps pour les personnes exclues de la vie active, c'est-à-dire les vieillards et les petits enfants. Le grand Cicéron parlait déjà des *fabulae aniles*, des contes de vieilles ou de nourrices, bavardages oubliables. Le grand Cicéron avait tort. Diffusée par les hommes et les femmes, la littérature orale permettait de tisser entre toutes les générations une relation vivante, elle enseignait les règles du jeu social. Dans les sociétés traditionnelles elle remplissait des fonctions dont l'importance est souvent méconnue.

La première d'entre elles concerne l'apprentissage du langage, le jeu avec les mots et le jeu sur les mots, vecteur de liberté. L'apprentissage de la prononciation se fait à partir de ces formulettes qui exigent une virtuosité langagière : *virelangles* (« *Didon dîna, dit-on, du dos dodu d'un dodu dindon* ») ou *haya kutchi kotoba* (« *Namagome namamugi namatamago* »). Ces formulettes de volubilité que les enfants se plaisent à prononcer très rapidement jouent le même rôle que les petits cailloux chers à l'orateur Démosthène. Aujourd'hui encore, les acteurs et les hommes politiques utilisent ces *virelangles*, lorsqu'ils répètent leurs discours. D'autres formulettes participent de l'apprentissage du monde : celles qui permettent d'explorer un visage (« *Menton d'or, bouche d'argent, nez de cancan* »), celles qui permettent de nommer les doigts de la main, notre premier théâtre :

Voici ma main.

Elle a cinq doigts.

En voici un,

En voici deux,

En voici trois.

Celui-ci, le petit bonhomme,

C'est le gros pouce qu'il se nomme.

L'index qui montre le chemin,

C'est le second doigt de la main.

Entre l'index et l'annulaire,

Le majeur paraît un grand frère.

L'annulaire porte un anneau.

Avec sa bague il fait le beau.

Le minuscule auriculaire

Marche à côté de l'annulaire.

Regardez mes doigts travailler:

Chacun fait son petit métier.

Grâce aux formulettes, nous avons appris à compter (« Un deux trois je m'en vais au bois »), nous avons appris la rapidité en jouant à *jan-ken-pon* (« Pierre papier ciseau »), nous avons appris l'endurance grâce à ces randonnées qui permettent de rythmer la marche ; nous avons appris une ronde qui peut s'arrêter instantanément (« *Kagome kagome Kagonona kanotoriwa itsu itsu dehia aru* »). Si cette poésie est l'enfance de l'art, elle est aussi art de l'enfance – une enfance qui est celle de l'humanité. La littérature orale est au nombre des arts premiers, elle concerne toutes les générations, car si les enfants ont leur propre folklore dans les cours de récréation, les mythes, les contes, les légendes étaient destinés à l'ensemble de la communauté. Les plus vieux poèmes sont peut-être ces formulettes mystérieuses, rimées, rythmées, psalmodiées, qui résonnent au cœur des contes :

Anne, ma soeur Anne, ne vois-tu rien venir ?

- Je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

La littérature orale nous propose parallèlement une approche poétique et sensible du monde. Nous savons par les travaux de Piaget et de Wallon que l'enfant est animiste jusqu'à l'âge de raison. Pour lui, la pierre est vivante puisqu'elle roule sur la pente et le torrent aussi puisqu'il dévale la montagne, et la flamme de la chandelle puisqu'elle tremble dans le vent.

Or, cette façon de percevoir les objets qui nous environnent est exactement celle que nous proposent les devinettes : elles donnent à voir sous un jour saisissant le mystère de la vie, elles abolissent les cloisons dont notre monde est hérissé. *Qu'est-ce qui passe dans le bois sans déchirer sa robe de soie ?* Le rayon de soleil qui filtre entre les arbres. *Un petit bonhomme sur un encrier ; quelle est la couleur de son tablier ? -Bleu.* C'est la chanson du porte-plume, celle des matins de rentrée. *J'ai cinq bœufs attelés à ma charrue. Cette charrue laboure la terre blanche ou noire ? - La plume.* C'est la chanson des écoliers, celle des pleins et des déliés, celle des lignes sur les cahiers. *- Je vois*

venir mon père coiffé d'un bonnet rouge, dit une devinette africaine pour évoquer l'aurore. Et l'homme heureux ouvre sa porte pour laisser entrer le soleil.

Outre leur densité poétique, les devinettes sont toujours une manière ludique d'établir un rapport de forces. Dans la devinette en effet, je pose à l'autre une question. Mais de cette question je connais la réponse. L'autre sait que je sais. L'épreuve est pour lui seul. « Devine ou meurs », tel est l'enjeu de l'énigme posée par le Sphinx à Œdipe. Les devinettes de nos cours de récréation sont des énigmes affaiblies : l'enfant qui ne connaît pas la réponse donne sa *langue au chat*, ce qui est déjà une forme de sacrifice. Dans certaines ethnies africaines, chez les Dogons par exemple, il est interdit aux enfants de poser des devinettes à de plus âgés qu'eux, car ce serait une manière de tester, donc de mettre en péril le savoir et l'autorité des ancêtres.

Une autre fonction de la littérature orale, c'est de nous donner à entendre les voix de l'univers par le biais de l'imitation. Il convient d'évoquer ici ces récits que l'on appelle des *mimologismes* : ils nous proposent une interprétation humaine des chants d'oiseaux, des cris d'animaux, du tintement de la cloche, d'un froissement de feuilles, de tous ces bruits que nous entendons tout au long du jour sans comprendre ce qu'ils ont à nous dire. Car ils parlent un langage obscur dont nous avons perdu la clé.

C'est l'histoire d'un fermier qui ne veut pas payer ses dettes. La caille lui dit : « -Paye tes dettes, paye tes dettes ». La perdrix dit: « - Paiera-t-i, paiera-t-i, paiera-t-i ». L'oie crie: « -J'paierons, j'paierons, j'paierons ». Les canards nasillards: « -Quand, quand, quand ? ». Et le mouton bêlant : « Jamais ».

Ces voix de l'univers résonnent jusque dans les contes merveilleux. Comment ne pas penser ici à l'épisode de l'essayage de la pantoufle pendant lequel Cendrillon est dissimulée aux regards ? Sa marâtre ou ses sœurs l'ont par précaution reléguée dans la maison. Sa sœur se taillade le pied pour réussir l'épreuve et prend un chemin qu'elle croit être celui du bonheur et des honneurs lorsque des colombes dans la version des frères Grimm viennent à point nommé dénoncer la supercherie: de la pantoufle le sang coule et la vraie fiancée n'est pas celle qu'on croit. Elle est demeurée au logis, sans doute dans les cendres de l'âtre. La formule imitative suggère leur roucoulement :

*Rucke di guck, rucke di guck,
Blut ist im Schuck.
Der Schuck ist zu klein,
Die rechte Braut sitzt noch daheim.*

Roucou, roucou,
Dans la pantoufle le sang coule.
L'escarpin est trop petit,
La véritable fiancée est encore au logis.

Les mimologismes nous renvoient à ce temps où les bêtes parlaient. Il suffit de tendre l'oreille.

Dans les sociétés traditionnelles la littérature orale constituait en outre pour les auditeurs une mémoire dont les récits rétrospectifs mêlaient diverses modalités du temps dont Daniel Fabre et Jacques Lacroix nous ont proposé un inventaire éclairant² : le temps mythique, celui des origines, radicalement coupé du nôtre, temps de la création qui vit Izanami et Izanagi jouer aux jeux d'amour, Izanami mourir de la brûlure secrète que lui fit en naissant l'ardent Kagusutchi, Izanagi chercher au royaume des ombres son épouse et sœur bien-aimée ; le passé indéfini du conte merveilleux (« Il était une fois »), le temps historique, mais d'une histoire discontinue qui laisse dans l'ombre des siècles entiers pour retenir des faits saillants – ce temps-là est particulièrement présent dans les légendes ; le temps familial qui de génération en génération nous fait très rapidement remonter à l'Ancien Régime (« Le grand-père de mon grand-père de mon grand-père a vécu cela »), le temps personnel enfin, évocation nostalgique et souvent idéalisée du passé: « De mon temps » (« *Watashino korowa* »), « De mon temps les filles étaient sages, les hommes virils, les saisons lumineuses, les fruits plus savoureux et le ciel plus bleu qu'à présent ». Cet âge d'or, tout à la fois proche et lointain, a les couleurs du temps perdu : c'est celui de la jeunesse du récitant.

Une autre fonction importante de la littérature orale est de proposer des modèles, des repères pour apprendre à vivre. Cette fonction est particulièrement présente dans la légende qui constitue souvent un récit exemplaire et donc à

méditer. Ainsi la légende de Yamato-takeru no Mikoto qui combattit les Kumaso dans le Kyûshû et les Ezo dans le Kantô représente un modèle d'héroïsme pour tous les samourais. Oto-Tachibana Hime en se jetant dans la mer dans la baie de Sagami pour apaiser une tempête dans laquelle son époux risquait de périr offrit au monde un exemple d'amour véritable que toutes les femmes admirent, y compris la princesse Michiko.

Cette fonction morale est le fondement même des contes d'avertissement, les seuls récits oraux qui aient été conçus à l'usage exclusif des enfants. Ils visent à les mettre en garde contre les dangers qui les guettent – l'eau, le feu, le brouillard, la nuit, le loup dans la forêt, la bonne vieille qui vous offre une pomme luisante. Ces récits sont construits selon un schéma très simple : une interdiction est formulée que le héros transgresse, appelant ainsi sur lui le châtiment. Ainsi a-t-on pu menacer les enfants du Père fouettard, du croquemitaine, du loup-garou, quand ils n'étaient pas sages, utilisant jusqu'à l'excès le pouvoir de ces récits qu'on a parfois assimilés à une pédagogie de la peur mais qui fournissent au jeune enfant des repères clairement lisibles.

Les mythes et les contes étiologiques répondent à une autre attente : ils offrent des explications poétiques sur l'origine de l'univers. Comment sont nés le ciel et la terre, la lune et les étoiles ? Quel grand horloger fait battre le cœur du monde ? Quelles forces secrètes animent les astres et les marées ? Pourquoi le jour cède-t-il la place à la nuit ? Les contes étiologiques qu'on appelle encore des pourquoi proposent des récits qui répondent aux questions quotidiennes que l'enfant se pose et nous pose. Pourquoi le rossignol ne chante-t-il que la nuit ? Pourquoi la neige est-elle blanche et la nuit noire ? Pourquoi les ours n'ont-ils pas de queue ? Pourquoi les haricots portent-ils une petite couture sombre sur le dos ? A toutes ces questions les contes étiologiques offrent une réponse inattendue. En chacun d'eux, même le plus ténu, s'écrit l'histoire du monde.

La dernière fonction de la littérature orale que j'évoquerai ici est peut-être la plus importante. Loin d'être perçue comme un loisir, ce qui est le cas aujourd'hui, cette littérature obéissait à des nécessités fonctionnelles : elle accompagnait une tâche accomplie en commun - couture, dentelle, vannerie, tissage, fabrication d'outils, semailles et moissons -, elle ponctuait la succession des gestes, leur répétition régulière, le minutieux exercice de techniques fortement ritualisées qui entretiennent des liens privilégiés au secret et au sacré.

Songeons aux danses populaires appelées *dengaku* qui dans les campagnes japonaises accompagnent les grands travaux dans les rizières : labourage (*tamai-odori*), soins donnés aux jeunes pousses de riz (*ta-asobi*), repiquage du riz (*ta-ue-odori*). La transplantation des pousses de riz était accompagnée de chants érotiques et de pantomimes évocatrices de fertilité. Le cycle des *ta-ue zôshi* rassemble plus d'une centaine de chants traditionnels qui étaient vocalisés par les femmes à cette occasion et furent réunis en un recueil à la fin du XVIe siècle. D'autres chants permettaient d'invoquer l'esprit de la pluie, de gravir une colline ou de célébrer l'arrivée du printemps. On dansait, on chantait des ballades (*utagaki*), on mangeait et buvait, on récitait des poèmes et l'on batifolait joyeusement. Cette licence des esprits et des corps s'inscrit dans des rites de fertilité. Du reste, la fonction fécondante de la littérature orale est depuis longtemps attestée. Parole de nuit, le conte est une parole de désir qui éveille les forces de vie : « Si l'on cessait de raconter des contes, disent les Dogons au Mali, il n'y aurait plus de naissances, il n'y aurait plus de mariages ».

Ainsi la littérature orale est-elle tout à la fois un jeu, une mise à l'épreuve, une interprétation des voix de l'univers, une mémoire, une morale, un système d'explication des origines, une parole fécondante. Elle crée des liens entre les générations, entre les sexes, entre les vivants et les morts, entre notre univers et le monde invisible. Elle donne à entendre ce qu'un conte yiddish appelle joliment la "musique du cœur du monde".

« Savez-vous quelle différence il y a entre un conteur et un maître de la parole ? disait à Bamako un conteur bambara. Quand un conteur parle, les femmes et les enfants se taisent. Mais quand un maître de la parole parle, non seulement les femmes et les enfants se taisent, mais les hommes eux-mêmes se taisent, les oiseaux dans les arbres s'arrêtent de chanter et le toit des huttes se soulève ».

Il nous faut donc relire ces récits toujours neufs, venus d'un autre temps et qui nous survivront. C'est l'antique trésor de la mémoire humaine, c'est un arbre bruisant, c'est un arbre de vie. Souvenons nous de la formulette d'ouverture des contes merveilleux en Bretagne, telle que la rapporte Pierre Jakez Helias dans *Les autres et les miens* : elle nous invite à recueillir et à manger les fruits de l'arbre.

*Dans mon jardin, j'ai un arbre de pommes
Qui produit des fruits plus tendres que le pain.
Mais pour goûter ce pain de pommes,
Il vous faut étendre sous l'arbre,
Avec dans la main deux sous de sagesse,
Un grand sac vide sous la tête
Pour ramasser tout ce qui tombe.
Moi, je vous le dis, ma récolte est faite
Et mon sac tout plein de merveilles
Que je raconte à qui les veut.
Écoutez et vous entendrez !
Le dos de l'âne est pour le bât,
Qui sur le chien ne tiendrait pas.
C'est un conte extraordinaire,
Cent fois plus vieux que père et mère,
Mais il faut seller votre chien
Si vous voulez comprendre bien.
Les sourds des deux tympans
Porteront la nouvelle aux absents
Et les aveugles des deux yeux
Feront voir aux doubles boiteux
L'endroit où s'est passé le jeu.
Il y avait une fois...*

Notes

1. Jacob et Wilhelm Grimm, *Les Contes*. Traduction d'Armel Guerne.
2. Daniel Fabre et Jacques Lacroix, *La tradition orale du conte occitan*, Paris, PUF, 1973, volume 1, p. 106.

Bibliographie

Nicole BELMONT, *Poétique du conte*, Paris, Gallimard, 2001.
Bernadette BRICOUT, *La clé des contes*, Paris, Editions du Seuil, 2005.
CALAME-GRIAULE, Geneviève, *Des Cauris au marché. Essai sur les contes africains*, Paris, Mémoires de la Société des Africanistes, 1987.

- Louis FREDERIC, *Le Japon. Dictionnaire et civilisation*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1996.
- Marcel GRIAULE, *Dieu d'eau. Entretiens avec Ogotemméli*, Paris, Editions du Chêne, 1948 ; Fayard, 1966.
- Daniel FABRE, Jacques LACROIX, *La tradition orale du conte occitan*, Paris, PUF, 1973, 2 vol.
- Jacob et Wilhelm GRIMM, *Les Contes*, traduction d'Armel Guerne, Paris, Flammarion, coll. « L'âge d'or », 1967.
- Per Jakez HELIAS, *Les autres et les miens*, Paris, Plon, 1977.
- Marcel PROUST, *A la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989.
- YANAGITA Kunio, *Contes du Japon d'autrefois*, Traduction Geneviève Sieffert, Presses Orientalistes de France, 1983.
- Paul ZUMTHOR, *Introduction à la poésie orale*, Paris, Seuil, 1983.

Je tiens à remercier Madame Hiroko OOTAKE pour les informations précieuses qu'elle m'a données sur les traditions orales japonaises.